

La colère

VIEUX RÉPUBLICAIN

CONTRE TOUT LE MONDE.

En avant!

Vive la République!!!

Marchons donc!

Bureau : rue Saint-Jacques, 110, au premier.

Prix de l'abonnement pour Paris : un an, 8 fr; six mois, 4 fr; trois mois, 2 fr. — Pour la province : un an, 14 fr; six mois, 7 fr; trois mois, 4 fr. — Pour l'étranger : un an, 20 fr; six mois, 10 fr; trois mois, 5 fr.

Le Numéro 7 paraîtra jeudi prochain.

SOMMAIRE.

Appel au peuple français. — Colère contre le parti des valets. — Mille colères contre Louis-Napoléon. — Une parole de vrai tyran. — Séances de la Chambre. — Ce qu'on fait à Paris.

Appel au peuple Français.

Peuple français, le temps est dur, et la patrie est en danger; la patrie n'est-elle pas haletante, malade, étouffée, ne sachant plus comment marcher, comment se tenir debout, comment franchir les obstacles qui l'arrêtent! Regardez, n'est-elle pas dans les convulsions de la fièvre.

Pourquoi ces réunions dans la rue, ces flots d'un peuple que l'agitation entraîne, qu'une vague inquiétude amoncelent, qui tourbillonnent au souffle de tous les vents, lançant dans l'air des noms qui s'entrechoquent, et menaçant, comme une trombe populaire, d'engloutir la capitale et le gouvernement?

Pourquoi ce malaise partout, cet engourdissement de la vie, ces regards inquiets et défiant, que la province attache sur Paris, cette faiblesse, cette atonie du pouvoir, ces incertitudes, ces ténèbres où s'agite, se fatigue une grande nation, ces alarmes sourdes, ces craintes répandues dans l'air, pourquoi ce marasme? Un tel état ne peut durer.

D'où vient cet esprit réactionnaire qui grandit, s'encourage, s'étend et envahit la France? Que signifient ces prétendants appelés hautement dont les noms sont jetés à la patrie comme un défi par des traitres ou des insensés? Qui prétend cette audace?

D'où vient que dans cette tourmente on entend des Républicains abusés proclamer que la Chambre des Représentants est souveraine, et que, despote à neuf cents têtes, nul n'a le droit de la contrôler, nul ne peut résister à ses volontés suprêmes?

Quelles doctrines, grand Dieu! pour un Républicain! quel chaos insupportable! qui fera le jour? qui donnera l'unité?

Peuple français, tu es souverain, en toi seul réside le remède. Lève-toi, sache enfin regarder, parler et marcher.

En toi seul réside le remède et nul n'est capable de te représenter, comprends-le bien! Tu t'es donné des rois, des empereurs, des ministres, des députés; qu'ont-ils fait tous? Ils t'ont fatigué, ennuyé, humilié, garotté, étouffé et, de force, il a toujours fallu te lever, les repousser avec mépris et proclamer ta volonté.

Peuple noble, Dieu t'a fait une mâle destinée, il ne t'a permis ni le sommeil, ni l'oisiveté, ni la licence de remettre, comme un grand seigneur, tes affaires aux mains d'un régisseur. Il t'a fait soldat, il veut que tu sois une armée et que, debout dès le matin, aux éclats de la trompette des siècles, au roulement des événements, tu marches tout entier

pour combattre, pour vaincre et gagner, par tes propres mains, les lauriers de la victoire.

Peuple français, lève-toi donc! ne perds plus les années à attendre, n'essaie plus de déceptions nouvelles, épargne-toi de nouvelles révolutions; debout! fais tes affaires toi-même!

A qui voudrais-tu te confier? quelle famille, quel nom pourrais-tu donc accepter pour représenter ta vie, ton génie, ta liberté! et Dieu qui veut te faire marcher, n'a-t-il pas fait éclipser tous ceux qui auraient pu te tenter encore.

Peuple français, debout! plus de remplaçants possibles, il faut te lever et marcher!

Mais ce n'est pas à la confusion de la rue que je t'appelle, ce n'est point à des rassemblements tumultueux, aveuglés et passionnés que je te convie; rassemblements où nulle parole ne peut se faire entendre, où nulle discussion ne peut s'établir, où les décisions sont prises au hasard et souvent au gré de l'ambition ou de la colère; non, la vie, la vie noble, calme, lumineuse n'est pas là, ce n'est point ainsi qu'une grande nation promulgue ses volontés.

Ce n'est point à la violence, aux barricades, aux révolutions, aux luttes armées que tu dois avoir recours. Non, ce n'est point dans les convulsions de la fièvre que se trouve la santé d'un peuple, sa voix n'a pas besoin du fusil pour se faire entendre et s'il faut une bataille à chacun de ses pas, s'il doit toujours marcher dans le sang, je dis que ce peuple n'est pas dans le chemin de la civilisation et de la liberté.

Je t'appelle à étudier tes propres affaires, à entendre ceux qui se croient le droit d'en parler, à prendre des décisions officielles et à les transmettre par les degrés de l'organisme social à la Représentation nationale que tu dois surveiller, éclairer et juger; je t'appelle aux assemblées populaires ou primaires qu'il s'agit d'instituer.

Que dans toute commune au-dessous de 2,000 habitants, une assemblée populaire se tienne d'office tous les huit jours, le dimanche par exemple; que cette assemblée soit constituée régulièrement en assemblée délibérante ayant ses présidents, secrétaires, et tout ce qui constitue l'organisme d'une délibération.

Que dans toute commune au-dessus de 2,000 habitants, il y ait autant de sections qu'il y a de fois ce nombre répété, et que chacune de ces sections soit organisée en assemblée délibérante, ayant son local, son jour, et son heure fixée.

Que la municipalité transmette aux assemblées délibérantes les propositions, qu'elle reçoive les décisions pour les faire passer aux degrés supérieurs et que l'assemblée ait le droit d'initiative pour toutes les propositions qu'il lui plaira de traiter.

Que tous les citoyens, sans exception, soient obligés d'assister aux délibérations de l'assemblée à laquelle ils appartiennent, que ce soit pour eux non seulement un droit mais que ce soit leur devoir civique le plus sacré, plus sacré que celui de s'armer pour le pays, plus sacré que celui de payer l'impôt à la patrie; car défendre la nation par sa parole et par son vote, lui apporter le tribut de son courage, de sa lumière, c'est mille fois plus que porter un fusil, que de jeter au percepteur une somme d'argent.

Alors tout est fini! la démocratie est réalisée, la

tyrannie est vaincue, l'anarchie révolutionnaire et brutale devient impossible.

Où, l'anarchie devient impossible! car vous avez donné à tout le peuple la parole; il peut régulièrement manifester ses desirs, ses besoins, ses espérances; il peut exhiler ses émotions, sa douleur ou ses transports de joie; il peut entendre ceux dont la parole enthousiaste le charme, l'entraîne et l'éclaire; il peut se livrer à ses mouvements les plus impétueux, sans danger, car tous les citoyens sont là pour corriger les abus et l'excès, car la nation toute entière est là pour réprimer et annuler les votes imprudents, et toute une nation, quand elle est libre, quand elle peut délibérer et voter, ne peut s'égarer gravement. Oui, vous détruisez l'anarchie, car vous donnez à la vapeur des passions populaires autant de soupapes de sûreté que vous avez ouvert d'assemblées pour délibérer.

La tyrannie est vaincue! La tyrannie d'un homme! comment voulez-vous qu'elle s'établisse, lorsqu'une nation toute entière est en possession de discuter ses affaires et de porter sur elles une suprême décision? Le despotisme d'une Assemblée! mais comment voulez-vous qu'il s'introduise en présence de tout un peuple qui écoute, qui surveille et qui juge ses mandataires.

La démocratie est réalisée; car dans ces assemblées s'accomplira l'éducation de la France entière; c'est par ces discussions, embrassant toutes les questions du droit politique et social, que la lumière sera portée dans toutes les classes de la société, qu'elle pénétrera jusqu'aux plus humbles villages, qu'elle viendra chercher le paysan le plus grossier pour arriver enfin à faire de la lumière un bien commun, un festin où tous puissent s'asseoir sans peine.

C'est dans ces assemblées où se consommera l'union des citoyens; forcés en quelque sorte de s'asseoir à côté les uns des autres, d'échanger leurs paroles, de se grouper en sympathies vivantes, de se connaître davantage et de se modifier réciproquement; l'unité nationale sera le résultat certain de ce mutuel échange.

C'est dans ces assemblées que se manifesteront des individualités puissantes qui, s'exerçant dès leur jeunesse, aux luttes de la parole, à la vigueur de volonté, se prépareront à servir la patrie dans les emplois publics.

C'est enfin dans ces assemblées, c'est dans le feu des délibérations portées sur tous les points de la France, appliquées à toutes les questions, que jailliront de toutes parts les flammes du génie national; c'est de toutes ces assemblées que s'élèveront les mille voix qui formeront la grande voix de la patrie, proclamant sa pensée, manifestant sa volonté, promulguant sa souveraineté. C'est donc le règne de la démocratie.

Que ce règne vienne vite, que ces assemblées soient promptement instituées, que des clubs libres et privés s'élèvent à leurs côtés; que la France entière pense, délibère et décide, il en est temps, si nous voulons nous sauver.

Que tous les citoyens républicains et démocrates se hâtent de faire des pétitions, demandent impérieusement l'institution des assemblées primaires, et s'occupent de leur organisation.

Le temps presse! le droit de réunion est menacé,

les clubs sont en danger, la liberté de la presse et de la parole est détestée, la souveraineté nationale court risque d'être confisquée par une monarchie ou une chambre de représentants; il n'y a plus de temps à perdre, et si la démocratie n'est pas organisée dans ces sections, c'en est fait de la République, nous ne l'aurons pas ou nous n'en aurons que le nom.

Colère contre le parti des valets.

Mille colères! savez-vous qu'en France, chez nous, peuple si fier, si amoureux de liberté, lorsque nous sommes en pleine République, un parti de valets s'est formé!

Son origine est ancienne. Sous la vieille monarchie il existait déjà.

Qu'étaient tous ces hommes dorés qui, sous Louis XIV courbaient leurs fronts devant sa majesté, adoraient ses volontés et se prosternaient devant ses maîtresses?

Qu'étaient tous ces hommes titrés qui, sous le régent et son pupille avili, se traînaient dans la crapule, se roulaient dans la fange princière, chantaient les royales prostituées? C'était déjà le parti des valets.

Et puis après la République nous avons eu les valets de l'empire, les valets de la restauration, les valets de Louis-Philippe. J'ai vu, mille colères! j'ai vu ces hommes presque toujours les mêmes, eux qui portaient le nom de Français, eux que la patrie avait souvent comblés de ses bienfaits, je les ai vus vendre leur dignité de citoyen, leur liberté dont ils étaient comme embarrassés, venir implorer un maître, lui lécher les pieds et les mains et trouver toujours qu'il ne les avilissait pas assez.

Je les ai vus ces prétendus républicains remplir les antichambres du Corse couronné, jeter la France à ses pieds, et l'exciter à l'enchaîner.

Je les ai vus, toujours les mêmes, courir au maître que leur amenaient les armes de l'étranger, et prodiguer aux deux rois Bourbons les témoignages de leur inépuisable bassesse.

Je les ai vus, toujours les mêmes, courir au maître sale et bourgeois qu'ils avaient ramassé dans le ruisseau des barricades pour en faire un roi, car ils ne peuvent s'en passer.

Ces hommes, vous les connaissez! L'avenir les jettera dans les égouts de l'histoire, et la France indignée les reniera hautement.

Eh bien, mille colères! ils existent, ils remuent, ils se montrent déjà, et cette boue infecte, où s'amoncelent en couches distinctes, les immondices de l'empire, de la restauration et de la vile royauté des barricades, reparait à la surface du fleuve national.

Les Débats, la Presse, le Constitutionnel, le Siècle, l'Assemblée nationale, l'union monarchique, la Gazette, toutes ces feuilles napoléoniennes qui ont poussé tout-à-coup de la vase sociale, et tant d'autres que je ne nomme pas, tels sont les journaux du parti des valets.

Les chefs de file, les plats valets, les grands cordons du métier, vous les connaissez, ils remplissaient les ministères du bon temps qui vient de passer, ils laissaient voir leur nauséabonde ébullition dans les centres des députés, ils se voyaient d'un bout de la France à l'autre tout chamarrés de croix, de galons d'officiers, d'uniformes de préfets, d'administrateurs et de juges comme des hommes de livrée qu'ils étaient; la chambre des pairs était l'hospice insolent où ils passaient leurs vieux jours à nous river nos chaînes et à placer leurs enfants dans la livrée du prince. Quant à la troupe inférieure des valets elle est innombrable et c'est un corps dégoûtant, renfermant tous ceux qui n'ont plus de cœur, tous ceux qui cherchent à se vendre ou à se louer.

Il n'ont point assez de maîtres à leur gré, ils en fabriquent, ils en inventent! mille colères! écoutez-les! Donnez-nous le bon plaisir d'Henri V; donnez-nous un régent qui nous fasse marcher; donnez-nous un Louis-Napoléon, un empereur qui nous fasse courber; donnez-nous un Barbès, un Blanqui, un Sobrier, un dictateur qui nous fasse trembler. Enfin, si l'on n'en peut trouver, qu'on nous donne au moins Caussidière pour nous commander, mille colères! je l'ai vu afficher! à tout prix il nous faut un maître, nous ne pouvons nous en passer!

Eh bien! allez donc, valets éhontés, allez donc mourir sous le knout du czar de Russie, allez donc vous

faire étrangler par les muets de Turquie et ne souillez plus le sol de notre France et cet air pur que nous respirons!

Mais vous avez donc l'âme bien vile! mais comment est donc fait votre cœur pour détester la liberté, la dignité du citoyen, et conjurer sans cesse pour nous dégrader.

O douleur! reverrons-nous les valets de César, d'Auguste et de Tibère! reverrons-nous les valets dégénérés de Constantinople et de son Bas-Empire. O France! ô noble pays! subiras-tu cette ignominie et des valets tiendront-ils dans leurs mains tes nobles destinées?

Ne se formera-t-il donc point un parti de citoyens, une phalange d'hommes généreux, de vrais Français, sentant brûler dans leurs cœurs le feu sacré de la patrie. Qu'ils se lèvent, qu'ils prennent le fouet, et qu'à cette vue, éperdus, les valets aillent se blottir à leur place et n'en sortent jamais!

Mille colères contre Louis-Napoléon.

Quand je vous dis que je n'ai aucune confiance aux maîtres et à leurs valets!

Quand je vous dis que les premiers voudront toujours nous enchaîner, nous manger et nous exploiter!

Quand je vous dis que les seconds voudront toujours se vendre, se louer et se donner!

Quand je vous dis qu'un homme qui a pris naissance dans un palais, qui s'est figuré que tous les hommes sont ses valets, qu'ils sont tous faits pour lui tailler ses culottes, faire ses souliers, lui cuire son pain, lui faire son vin et lui donner l'argent qui leur reste, quand je vous dis que cet homme ne voudra pas en démarrer et qu'il faut le mettre aux incurables.

En doutez-vous? Eh bien maintenant prenez et lisez! lisez cette lettre, cette proclamation de Louis Bonaparte et dites-moi si ce n'est pas la lettre d'un prétendant qui se croit prêt d'arriver? lisez donc et dites si l'odeur du despotisme impérial ne vous saute au nez!

Londres, le 14 juin 1848.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Je partais pour me rendre à mon poste, lorsque j'apprends que mon élection sert de prétexte à des troubles et à des erreurs funestes. »

« Je récusé tous les soupçons dont j'ai été l'objet, car je ne recherche pas le pouvoir. SI LE PEUPLE M'IMPOSE DES DEVOIRS, JE SAURAI LES REMPLIR. Mais je désavoue tous ceux qui se sont servis de mon nom pour fomentér des troubles. »

« Mon nom est avant tout un symbole d'ordre, de nationalité, de gloire et plutôt que d'être le sujet de troubles et de déchirements, j'aimerais mieux rester en exil. »

« Je vous envoie ci-joint la lettre de remerciement que j'ai adressée à tous les électeurs qui ont bien voulu me nommer. »

« Ayez la bonté, monsieur le Président, de vouloir communiquer cette lettre à mes collègues et recevez, etc., etc. »

Comment! et pas un mot de la République! pas un mot qui indique à la Chambre que vous la reconnaissez! Et vous savez cependant que c'est là le sujet à traiter, le point qu'il fallait éclaircir!

Quoi déjà! Et vous croyez que le peuple français est si embarrassé qu'il va bientôt vous donner la commission de le sauver et daignez le remercier; c'est un peu vite, c'est trop vous presser, vos valets vous ont trompé.

Et puis vous vous donnez comme un symbole, mille colères, oui! un symbole de guerre, de sang, de tyrannie, d'avilissement d'affreux égoïsme et si vous croyez faire oublier ces choses au Vieux Républicain en lui jetant un paquet de laurier légué par votre oncle à ses parents pour assaisonner leur cuisine politique, vous vous trompez! votre oncle était un grand guerrier, commandant les plus vaillants soldats du monde. Eh! mon Dieu est-il étonnant qu'il ait tant triomphé! des victoires! mais nous en avons eu avant lui à nous en rassasier et nous en aurons encore toutes les fois que nous voudrons. Arrière donc le symbole de la plus dure royauté!

Et c'est ainsi que vous répondez à la générosité du pays, à la confiance de ses Représentants! et moi-même, Vieux Républicain, qui devrais savoir ce que c'est que des rois et leur lignée j'avais été assez insensé pour demander qu'on vous pardonnât et qu'on vous laissât arriver!

Cette lettre nous dit tout, elle est le post-scriptum de Strasbourg, de Boulogne; c'est décidé il vous faut une couronne, or il n'y en a plus en France c'est inutile d'y venir en chercher.

Honneur à l'Assemblée! Elle a prouvé qu'elle était composée de Français et son indignation est ce qui m'a fait encore le plus de plaisir en elle.

Voilà donc un parti de valets démasqué, nous verrons s'il ose encore parler et si les niais qui s'y étaient enrôlés voudront encore y rester.

Une parole de vrai tyran.

Vous qui soupirez tendement après les rois et qui les croyez tous de bons bergers occupés à faire des églogues de Sicile, écoutez comment parle sa majesté sicilienne.

Ce roi gentil, ce roi constitutionnel, qui n'a eu depuis le commencement de son règne qu'un seul passe-temps, celui de fair mitrailler ses sujets trop heureux de le posséder;

Ce roi qui dans un élan de tendresse vient de se ruer sur son peuple, pour l'étouffer ou l'embrasser;

Ce roi bien-aimé chérit les Anglais ses alliés, il a constamment auprès de son palais une frégate de ce peuple soutien de la liberté, il y va visiter sa chambre future, il y porte son mobilier il n'oublie pas les caisses, ces caisses royales que Louis-Philippe n'a pas eu le temps d'emporter.

Or, un de ces jours que du rivage il regardait sa ville bien-aimée, dans les transports d'un amour qui fait tout pardonner, il s'écria: « Je partirai de Naples, mais avant je veux la voir ainsi! » Et, prononçant ces mots charmants, il étendait sa main sacrée sur laquelle il soufflait.

Souffle de tyran, on te connaît! tu ne souffles que la corruption, l'ignominie, la guerre, le massacre et la mort.

Souffle de tyran, tu ne souffleras plus longtemps; le souffle de Dieu, passant par la bouche du peuple, t'emportera bientôt!

Séances de la Chambre.

Les quatre dernières assemblées de la Chambre peuvent se traduire en quatre mots:

La première assemblée, après avoir entendu le beau plaidoyer de Lamartine, l'écho terrible d'une arme à feu et presque les hurrahs d'une foule indocile, s'est jetée dans le sein du pouvoir exécutif en lui donnant un vote de confiance.

La seconde assemblée, débarrassée de ses terreurs a repris ses caprices accoutumés et s'est terminée par un vote de résistance.

La troisième assemblée, retombant dans son indolence ordinaire, s'est terminée par un vote d'insouciance.

La quatrième assemblée, à la lecture d'une lettre de prétendant, s'est terminée par un mea culpa de pénitence.

Vous le voyez, les jours se suivent mais ne se ressemblent pas.

Ce qu'on fait à Paris.

Toujours comme toujours. Les gamins cherchent pièce au municipal ressuscité.

Les attroupements se dispersent du moment qu'on ne les somme plus de se retirer.

Les gardes nationaux n'ayant rien de mieux à faire, battent toujours le pavé.

Les journaux endormis, brouillent en rêvant leur papier.

Les magasins sont forts tranquilles, vu qu'ils n'ont au comptoir que le boutiquier.

Les cafés sont forts paisibles, attendu qu'il n'y a personne pour crier.

Les théâtres jouent leur plus mauvaises pièces sans encombre, car il n'y a personne pour siffler.

Les badauds tous les soirs, à l'ordinaire vont se promener.

Les étrangers cherchent partout de l'émeute, et ne peuvent en trouver.

Les créanciers, forts satisfaits, n'ont plus l'espoir d'être payés.

Voilà Paris le jour et la nuit.

Le Gérant, DIMEY.

Paris. — Imprimerie d'A. Simon, rue Saint-Jacques, 110.